

24 images

24 iMAGES

Chutes/Brûlures 8 films expérimentaux

Collectif

Numéro 134, octobre–novembre 2007

Le cinéma expérimental aujourd'hui

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17280ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Collectif (2007). Compte rendu de [Chutes/Brûlures : 8 films expérimentaux]. *24 images*, (134), 30–32.

Chutes/Brûlures

8 films expérimentaux

Western Sunburn Karl Lemieux, 2006

Hymn to Pan François Miron, 2007

« *All that Rises* » Daichi Saito, 2007

Untitled 3 (stone killer) Solomon Nagler, 2006

Density 1 Defasten, 2005

Sales images Michel De Gagné, Michel Gélinas, Rémy Beausoleil, 1988

Essai à la mille Jean-Claude Labrecque, 1971

Seule la main..., Pierre Hébert, 2007

En triturant la pellicule d'un vieux western – il la déchire, l'étire et la brûle –, Karl Lemieux démontre la grande fragilité de l'appareil filmique, posant par le fait même la question de l'agonie de celui-ci. *Western Sunburn*, toutefois, vaut davantage que ce simple constat. Dans les mains du cinéaste, la pellicule qui se désagrège et se consume jusqu'à la liquéfaction libère aussi des images incandescentes et magnifiques

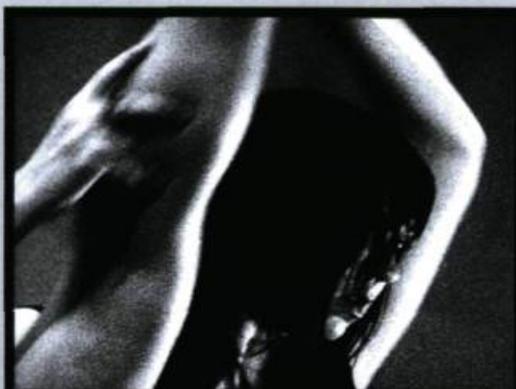
qui semblent s'embraser sous un soleil brûlant. Brillamment mis en musique par Radwan Moumneh, ce film est à la fois une œuvre d'alchimiste tenté par les expériences extrêmes et l'hommage d'un cinéphile dévot à un art qu'il pousse au-delà des limites techniquement permises afin de lui faire vivre, sur l'autel du sacrifice amoureux, de sublimes convulsions. – **Marco de Blois**



Western Sunburn de Karl Lemieux
2006. Ré. : Karl Lemieux. Mus. : Radwan Moumneh.
Prod. et dist. : Double négatif. Betacam
numérique. Coul. et n. et b. 10 min

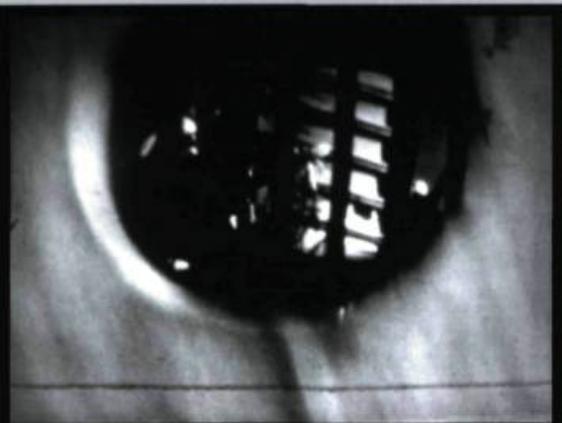
Inspiré d'un poème du sataniste Aleister Crowley, *Hymn to Pan* est un film tout en tension : tension entre la fixité et le mouvement, entre la figuration et l'abstraction, entre la caméra et l'objet filmé, entre la fragmentation et l'unité. C'est d'abord le travail d'une

danseuse qui est déconstruit par le dispositif cinématographique, la danse qui est arrêtée, fragmentée, réduite à une succession de poses fixes que le cinéaste ravive, qu'il réorganise et réanime, créant un ordre nouveau, imprimant au corps filmé un mouvement frénétique et synthétique. Le corps est ici possédé (par un démon technologique) dans une sorte de cérémonial doublement fétichiste (fétichisme sexuel auquel s'ajoute celui qu'inspire l'appareil cinématographique). Habilement, Miron fragmente ce corps qu'il recompose par la succession rapide des photogrammes, puis libère malicieusement la danseuse qui soudainement s'exprime par sa propre gestuelle, avant de la soumettre de nouveau à l'emprise démiurgique de la technique cinématographique. Le cinéma devient alors un Pan moderne, sorte de grand tout au désir impossible à assouvir, fertilisant et modelant la matière qui entre en contact avec lui. – **Marcel Jean**



Hymn to Pan de François Miron

2007. Ré. : François Miron. Caméra additionnelle : Daichi Saito. Int. : Prod. : Filmgrafix. 16 mm. N. et b. 4 min 30 s



« All That Rises » de Daïchi Saito
2007. Ré. : Daïchi Saito. Mus. : Malcolm Goldstein.
16 mm. Coul. 7 min

Quatre ans après son remarquable et sensuel *Chiasmus* (2003), Daïchi Saito revient et s'impose comme

l'une des forces montantes du cinéma expérimental au Canada avec « *All that Rises* ». Il s'agit d'un « film de paysage » tourné en Super 8 dans une ruelle du Mile-End, au cœur de Montréal. Ici, l'espace est fragmenté et l'image manipulée de manière à forcer le spectateur à recomposer mentalement un espace global d'après des impres-

sions lumineuses fugitives. De rapides mouvements de caméra, vers l'avant ou l'arrière, viennent ponctuer l'ensemble

et font surgir la troisième dimension, autrement absente d'images que leur forte matérialité réduit à l'état de surface. Abordant l'image comme s'il s'agissait d'un instrument de musique, Saito construit son film comme un duo liant l'image et le violon de Malcolm Goldstein, misant autant sur le silence visuel que sur le silence sonore. – M.J.

Déplacements dans l'espace, déplacements dans le temps. *Density 1* est une puissante expérience sensorielle. Une sorte de voyage à l'extérieur du corps. Une vision urbaine momifiée. Un avant-goût de la mort. Ici, l'image est par-delà toute chose une façon de saisir le temps, de l'arrêter, de le cerner. Un univers cristallisé puis fragmenté, voilà ce que nous offre *Density 1*. On peut prendre connaissance de l'ensemble des travaux de Defasten sur son site Internet, à l'adresse www.defasten.com. – M.J.

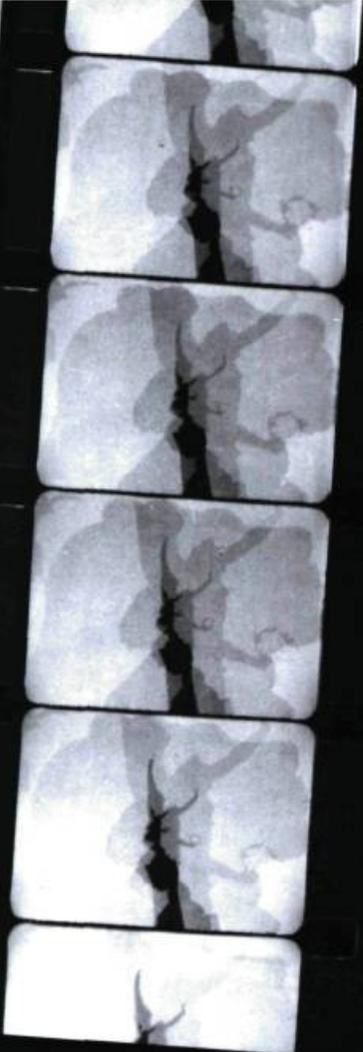


Density 1 de Defasten

Le cinéma de Solomon Nagler est marqué par son appartenance aux Prairies canadiennes ainsi que par la judéité. *Untitled 3 (stone killer)* est une œuvre étrangement méditative, un portrait dans lequel le corps filmé s'intègre au paysage pour former avec lui une nouvelle unité. Mais cette fusion ne semble s'opérer que dans la temporalité dilatée de la projection ainsi que dans la matérialité affirmée des images. Sommes-nous dans un rêve ou plutôt dans un songe diffus nourri de mémoire ? Difficile à dire tant la vraie nature de la représentation est indécidable. Avec *Untitled 3 (stone killer)*, Solomon Nagler poursuit son exploration intérieure du paysage des Prairies, continuant ainsi d'affirmer son appartenance au territoire manitobain. – M.J.



Untitled 3 (stone killer) de Solomon Nagler
2006. Ré. : Solomon Nagler. Vidéo. N. et b. 5 min 30 sec



Sales images de Michel De Gagné,
Michel Gélinas et Rémy Beausoleil
1988. Ré. : Michel De Gagné, Michel Gélinas,
Rémy Beausoleil. Ph. : Beausoleil, De Gagné,
Gélinas, Eric Bonin, Laurent Gagnon. Son et
mus. : Beausoleil, De Gagné, Gagnon. Mont. :
Gélinas, De Gagné. Prod. : L'ombre magique.
16 mm. Coul. 12 min

Voilà une œuvre à part dans l'imposante filmographie de Jean-Claude Labrecque! Couronné d'un Canadian Film Award (les ancêtres des Génies), *Essai à la mille* a peu d'équivalent dans l'histoire du cinéma québécois. Poème hal-luciné sur la musique de Pierre Henry et le texte de l'Apocalypse de Saint-Jean, le film a des accents mystiques et exerce une indéni-able fascination. On savait Labrecque esthète depuis *60 cycles*, réalisé en 1965, le voici formaliste alors qu'il utilise un objectif à très longue focale (1000 mm) pour filmer le soleil et les effets de la chaleur sur des paysages. Produit de manière indépendante, *Essai à la mille* n'a que très rarement été projeté au cours des dernières années. Le plaisir de le faire connaître à nos lecteurs est d'autant plus grand. – **M.J.**



Essai à la mille de Jean-Claude Labrecque
1971. Ré. : Jean-Claude Labrecque. Mus. : Pierre Henry.
Coul. 6 min 30 sec

On pense inévitablement à Lipsett lorsque vient le temps de définir l'entreprise de Michel De Gagné et Michel Gélinas, au tournant des décennies 1980 et 1990. Au cours de cette période, les deux compères ont signé plusieurs films par lesquels ils ont mené une exploration visant à réinterpréter notre environnement visuel et sonore. « Le problème est de filmer une réalité non stylisée de façon à ce que le résultat final ait un style. » Ainsi est énoncé le défi posé par *Sales*

images, film constitué d'un spectaculaire collage d'images soumises à divers filtres, trucages et effets. La difficulté de lire une image et son paradoxal rapport au réel sont au cœur de la démarche des cinéastes. Citant Magritte (« Ceci n'est pas une pipe »), le film aborde la question de la représentation et de l'illusion. Sur le plan sonore, le repiquage de fragments d'émissions radiophoniques ajoute un autre réseau complexe de sens. – **M.J.**

D'une performance livrée devant quelques étudiants de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, le 29 mars 2007, Pierre Hébert a tiré cette bande qui n'est pas encore un film, ni vraiment l'enregistrement de la performance, mais plutôt une sorte de « work in progress » témoignant de façon passionnante de l'état d'une démarche. *Seule la main...* s'inscrit en fait dans deux traditions du cinéma expérimental : celle du cinéma élargi (la bande découlant d'un spectacle intégrant un film) et celle du film-texte

(à laquelle appartient, par exemple, le désopilant *So Is This* de Michael Snow). Sur le plan structurel, la bande de Pierre Hébert se déploie autour d'une énonciation qui prend forme patiemment : « Seule la main qui efface peut écrire la vérité. » Ce déploiement serait, pour reprendre la terminologie d'Isidore Isou, la phase « amplique » du film (c'est-à-dire celle où le film se développe), qui serait aussitôt suivie d'une phase « ciselante » (c'est-à-dire une phase autoréflexive menant de manière inévitable à l'autodestruction).



Seule la main... de Pierre Hébert
2007. Ré. : Pierre Hébert. Mus. : Stefan Smulovitz.
Coul. 35 min 30 sec

La remarquable prestation musicale du compositeur de Vancouver Stefan Smulovitz participe d'ailleurs activement au climat d'implosion dans lequel se termine *Seule la main...* – **M.J.**